

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 62 (1924)
Heft: 36

Artikel: Rentré bredouille : (suite et fin)
Autor: Doviane, A. / Deviene, A.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-218976>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

nut plus de bornes, il se mit à pousser des cris, à proférer des imprécations, à menacer le docteur de sa vengeance, à se démené tellement que celui-ci se vit forcé d'appeler à son aide deux de ses hommes pour maintenir celui qu'il persistait à croire son malade, lequel se promenait tranquillement sur le boulevard.

Heureusement pour le duc d'Audiffret-Pâsquier, qui allait sans doute recevoir quelque douche, un de ses compagnons, qui était retourné chez lui et ne l'y avait pas rencontré, revint sur ses pas et se présenta à la maison de santé. A la vue de son ami, le duc de précipita dans ses bras et d'une voix entrecoupée, il s'écria :

— Dites-lui que ce n'est pas moi qui suis fou!

On s'expliqua. Le docteur se confondit en excuses et le duc d'Audiffret-Pâsquier s'en alla guéri... du désir de conduire ses amis dans les maisons de santé et de parler trop vivement politique.

A la « revoyance. » — Un brave père de famille habitant un village très éloigné de la paroisse, et portant sur son dos un bissac rebondi, arrive un beau jour devant la cure de M..., conte le « Fribourgeois ». Il suspend son « colis » à la branche d'un gros orme, et va sonner à la porte de la cure. Au curé, qui lui ouvre et lui demande :

— Qu'y a-t-il pour votre service ? il répond :

— Je vous porte un « bouébo » à baptiser...

— Où le tenez-vous, ce « bouébo »? remarque avec surprise le bon curé.

— Là-bas, sous l'orme, dans ce bissac..., répond le paysan, en s'épongeant le front. On vient de loin...

— Bon, bon. Et alors dit le curé, il faut un parrain et une marraine pour le tenir sur les fonts-baptismaux...

— Oh! pour ça, conclut notre homme, je veux déjà pouvoir le tenir tout seul...

Et le baptême terminé, le père de famille remet son « bouébo » dans son bissac, le place carrément sur son dos et dit en s'en allant :

— Grand merci, Monsieur le curé. Si tout va bien, au revoir... à l'année prochaine...

RENTRE BREDOUILLE

(Suite et fin.)

— Parce que l'accomplissement d'un devoir doit avoir lieu alors même qu'il n'atteint pas son but... Souvent dans la nuit tous les chiens d'une commune aboient à la fois... c'est un malheur qui plane. Quelquefois un seul aboie lamentablement, les autres se taisent car ils n'osent donner de la voix, le malheur est trop près, trop évident, ils restent la tête baissée, queue entre les jambes, et se contentent de pousser de faibles gémissements, ils pleurent ; celui qui aboie, le plus souvent est le fidèle serviteur de l'homme qui est en danger, il donne le signal, mais des forces irrésistibles le chassent devant elles, il fuit malgré lui, mais pour revenir dès qu'elles lui laissent un moment de répit. Ses accents sont bien connus, même de l'épaisse intelligence des hommes car ils disent : Il aboie à la mort.

— Mon cher Munito, dis-je un peu ému, vous serai-je indifférent de passer à un autre sujet ? — Munito sourit ; je le vis, dis-je, sourire parfaitement et j'en conçus quelque honte, car il y avait dans son expression plus de raillerie que d'aménité.

— Maître, vous disiez tout à l'heure que nous sommes heureux parce que nous n'avions pas de déception de cœur, pas de soucis pour le vêtement, la nourriture, le logement. — Raisonons : Toutes les affections du cœur sont basées sur les sympathies et antipathies, et comme nous sommes plus près que vous de la nature, nous sommes si bien infallibles sur ce point que vous-même jugez du caractère de qui entre chez vous par l'accueil bienveillant ou hostile que nous lui faisons. Frédéric-le-Grand, vous le savez bien, n'avait pas d'autre règle pour juger les personnes qui l'abordaient.

— Oui, mais faire dépendre l'accueil qu'on doit à un homme du témoignage d'une levrette, c'est un peu fort.

— Maître, fut-il jamais trompé en ceci ?

— Non pas que je sache.

— Hé bien, le fait reste acquis dans toute sa plénitude.

— Soit, mais il vous arrive d'attraper les moutons de nos amis mêmes...

— Par excès de zèle quelquefois... oui, mais si vous nous les faites connaître une fois, cela n'arrive pas ou n'arrive plus ; cependant nous les accompagnons jusqu'à ce qu'ils vous aient serré la main, — et d'ailleurs, imprudents que vous êtes, que de fois traitez-vous vos ennemis en amis ?

— Cela est vrai.

— Or donc, si vous admettez que le chien est dévoué à son maître, à sa maison, à sa famille, à son bien, s'il partage ses joies, s'il joue avec ses enfants, s'il supporte avec douceur l'injustice et les mauvais traitements, s'il risque bravement sa vie pour sauver lui ou un des siens ; s'il meurt souvent de la mort de son maître, qu'il soit riche ou pauvre, perdu d'honneur ou considéré, avouez, cher maître, que le chien vit par le cœur, et dès lors vous avez eu tort de supposer qu'il ne souffre pas par le cœur.

Des larmes d'attendrissement me vinrent aux yeux.

— Bien, bien, répartit Munito d'une voix émue : Quant au vêtement, nous sommes dispensés de ce soin et pour cause ; le logement, la nourriture, vous conviendrez que nous les gagnons bien, car qu'est-ce qu'une niche à chien, des os, de la bouillie auprès d'une amitié dévouée.

— J'ai eu tort.

— Vous avez eu tort aussi, maître, en avançant que nous n'avions pas le sentiment de l'art ; de l'art pratique, peinture, musique, sculpture, non, il est vrai, mais de l'art naturel, c'est autre chose : le soleil, les vertes prairies, les bois touffus reçoivent nos hommages ; cette joie que nous éprouvons et témoignons à l'aspect des belles choses de la vie, qu'est-ce, sinon suivre la sensation du bien et du beau, soit l'art ?...

— Idée abstraite...

— Soit, il faut, je l'avoue, une conception primitive que vous avez perdue, pour la comprendre comme nous — elle n'en existe pas moins. — Vous parliez de la gloire des armes, mon maître ? Vous avez vu des champs de bataille et des bataillons innombrables s'avancer au pas de charge, les bayonnettes en avant, foulant aux pieds ou enjambant les morts et les mourants, mille débris informes de caissons, de roues d'affûts, de vêtements souillés, de buffleries, de projectiles, de harnais, d'armes brisées, marchant dans la boue et dans le sang, au milieu des flammes de l'incendie et du feu de l'ennemi qui décevait vos rangs... mais quoi, les trompettes sonnaient, les tambours battaient, et la terreur était suspendue par l'ivresse et la fureur ; la gloire était devant vous, belle, rayonnante, pleine de promesses, qui vous montrait d'un geste absolu la route que vous deviez suivre, et à laquelle vos chefs répondaient d'hécatombe en hécatombe : en avant, en avant, et vous répétiez en cœur : en avant... Noble ivresse si elle pouvait n'exister que chez ceux qui défendent leurs foyers ! Espérons qu'un jour on bornera à ce pieux sacrifice ce qu'on nomme la gloire, et que celle qui consiste à attaquer sera reléguée au rang des aberrations de l'esprit humain, et dont la philosophie et la religion vraie feront justice. La gloire militaire, mon maître, encore une dérision de la destinée, car, après des blessures, des grades honorablement gagnés, un drôle parvenu par sa seule langue à la magistrature de son pays, décidera de la carrière militaire d'un galant homme et la brisera, sans recours possible, en lui appliquant le « Cedant arma togæ » de Cicéron.

— C'est vrai, répartit-je, mais vous qui détestez la gloire des armes, vous êtes constamment en guerre les uns contre les autres.

— Nous, c'est autre chose ; quand les hommes que nous servons seront d'accord, nous demeurerons en paix, ce sont vos vices qui nous ont pervertis, Dieu nous a soumis à l'homme afin que nous embrassions ses intérêts et son parti, mais il vous a créé, vous, non pour obéir aveuglement et avec férocité à vos passions ou à des tyrans, mais pour vous entendre.

Je ne répondis rien ; je réfléchissais ; mais Munito se leva d'un coup, fit trois à quatre pas vers la croisée, huma l'air et parut écouter attentivement.

— Viens ici, lui dis-je, qu'y a-t-il ?

Il hésita quelque peu, puis il vint se remettre près de moi et dans la même position.

— Mon cher maître, dit-il en baissant un peu la voix, c'était le deuxième signal, au troisième je sortirai d'ici et nous nous reverrons plus.

— Comment ! Pourquoi cela ?

— Ecoutez : les chiens se divisent en deux catégories comme les hommes ; les uns sont intelligents, pleins de cœur, la bonté est leur marque ; les autres des bêtes simplement, chez les chiens comme chez les hommes, la fortune n'y fait absolument rien ; le chien de l'aveugle sera un esprit d'élite, tel chien de richard un animal, rien de plus. Or, il faut que tu saches que notre grande divinité, Diane, a fait un don aux chiens d'élite, en récompense de leurs services, elle leur a donné la parole, seulement tous ne parlent pas, car il y a une condition...

— Ah ! interrompis-je, je comprends maintenant pourquoi on dit de certains de vos pareils qui semblent nous comprendre à demi-mot, et qui d'ailleurs

donnent des preuves d'un tact et d'une intelligence extraordinaire : Il ne lui manque que la parole.

— Une condition, reprit Munito, c'est qu'après avoir parlé et terminé ce qu'ils avaient à dire, ils soient transformés en loups.

— Je ne le souffrirai pas, mon cher Munito, m'écriai-je en le pressant dans mes bras, j'invoquerai Diane, Endymion, Méléagre et tous les grands chasseurs s'il le faut, mais tu me resteras.

— Inutile... et il ajouta avec volubilité :

Tous souffrent ici bas et chacun selon sa mesure, et ce qui est réel et triste, c'est qu'on ne peut juger sainement de ce qui incombe à chacun de sa part de douleurs, car on souffrirait moins soi-même ; depuis longtemps, cher maître, je t'entendais te plaindre, et pour te consoler, j'ai voulu lever un coin de ce voile qui couvre tant de mystères.

— Aux dépens de ta vie !

— N'est-ce pas mon devoir... je recommence le cycle des migrations de ma famille.

La nuit était noire au dehors, un aboiement lugubre se fit entendre.

— Adieu ! me dit Munito, je te quitte.

— Pas encore...

— Il le faut, dit-il avec un soupir et un regard que je n'oublierai de ma vie. Puis prompt comme l'éclair il s'échappa de mes bras, sauta sur la porte qu'il ouvrit comme un homme eut pu le faire et s'élança au dehors.

Je voulus me précipiter à la suite et... je me réveillai, car, la fatigue aidant, je m'étais tout simplement endormi. Mon brave Munito était encore couché à mes pieds, le feu râlait, mon grog était froid, ma pipe éteinte. Je n'avais plus qu'à aller me coucher, c'est ce que je fis. Bonsoir, lecteurs.

A. DOVIANE.

Royal Biograph. — La direction du Royal Biograph s'est assurée pour cette semaine, deux films artistiques de la réputée firme américaine « United Artists » : **La Vallée du Loup**, splendide drame d'aventures en quatre actes, ainsi que : **Fiancé malgré lui**, grande comédie dramatique et humoristique en trois actes. A chaque représentation le Gaumont-Journal, avec ses actualités mondiales. Tous les jours, matinée à 3 heures, soirée à 8 h. 30, dimanche 7 septembre, matinée dès 2 h. 30.

Pour la rédaction : J. MONNET
J. BRON, édit.

Lausanne. — Imprimerie Pache-Varidel & Bron

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.



Examen de la vue

et conseils gratuits

Emile TREUTHARDT, Opticien-Spécialiste

« Les Ifs » St-Roch, Lausanne Tél. 45.49

Se rend dans toutes les localités du canton.

ARTICLES SANITAIRES Caoutchouc

Pansemens Hygiène. Bandages et ceintures en tous genres.

W. MARGOT & Cie. Pré-du-Marché, Lausanne

CAISSE POPULAIRE D'ÉPARGNE et de CRÉDIT

Lausanne, rue Centrale 4

CAISSE D'ÉPARGNE 4 1/2 %

Dépôts en comptes-courants et à terme de 3 % à 5 %
Toutes opérations de banque

DENTISTE R. GUIGNET

Pl. Riponne 4. LAUSANNE - Tél. 66.18

Consultations tous les jours de 8 à 12 h. et de 2 à 6 h.

HORLOGERIE - BIJOUTERIE - ORFÈVRE

G. Guillard-Cuénoud, Palud 1, Lausanne

Grand choix — Réparations garanties — Prix modérés

PHOTOS-APPAREILS

Fournitures et photographies

Henri MEYER - Photo-Palace

Tél. 27.59, 1 rue Pichard, Lausanne.

VERMOUTH CINZANO

P. POUILLON, agent général, LAUSANNE

LINGERIE FINE DENTELLES BRODERIES — MOUCHOIRS

Albert FAILLETTAZ, Rue de Bourg 8, Lausanne